Durand-Guédy David,
Iranian Elites and Turkish Rulers. A History of Iṣfahān in the Saljūq Period.

London and New York, Routledge (Studies in the History of Iran and Turkey), 2010, 435 p.
ISBN : 978-0415457101

Dans son *Foreword* à cet important volume (p. xii-xiii), Jürgen Paul note que « Much of the recent research on the local history of pre-Mongol Iran has been undertaken on the cities of Khorāsān », une étude sur Iṣfahān est donc justifiée et il faut dire que ce déplacement de perspective mène à une nouvelle considération plus générale de l'histoire des Seldjouqides à laquelle devront faire référence les chercheurs dans le futur. Les trois raisons fournies par l'auteur pour justifier son ouvrage sont toutes valables : 1) Iṣfahān est une ville antagoniste de Nishāpūr pour ses dimensions. Les deux villes donc représentent les plus grands agglomérats urbains de l'époque seldjouqide ; 2) les études sur les villes, et en particulier celles sur Iṣfahān, n'ont pas considéré le « social space within which power relations were played out » ; 3) la richesse des sources a été généralement négligée par les chercheurs. David Durand-Guédy aborde donc avant tout ce dernier point (p. 4-19) et propose un riche panorama des témoignages historiques : il regrette l'absence de matériaux tels que ceux utilisés par Bulliet dans son *The Patricians of Nishapur*, mais il souligne l'importance du corpus des *ṭabaqāt* qui offre de nombreuses indications biographiques. Les chroniques seldjouqides occupent une place importante, et très appréciable est l'inclusion des sources littéraires et poétiques, en particulier les *qaṣīda*s. Dans un paragraphe à part, Durand-Guédy signale les témoignages archéologiques, épigraphiques et numismatiques qu'il tient en considération tout au long du volume.

Dans le chapitre *Identity* (p. 23-52) qui est inclus dans la première partie du livre (*The Disputed Capital*), Durand-Guédy introduit une question fondamentale : suivant l'analyse de Bert Fragner qui renversait une sorte de convention en niant justement la « perception » d'un « Iranian territory » dans le caliphat abbaside, il souligne la dichotomie entre une région orientale et une région occidentale où Iṣfahān joue le rôle de centre gravitant vers l'ouest, connoté par une « 'Irāqī identity » (p. 33). Ce déplacement vers l'occident et en particulier vers le 'Irāq, est amplement justifié par Durand-Guédy : la diffusion à Iṣfahān du *maḏhab* hanbalite et surtout le choix de l'arabe comme « the sole language of culture » sont des arguments fondamentaux. Ce dernier aspect distingue nettement Iṣfahān et l'occident persan du Khorāsān. En effet, ce chapitre démantèle certains théorèmes « iranocentriques » mûris surtout dans l'historiographie moderne. On pourra ajouter qu'une discussion importante dans ce sens – un véritable complément au livre de Durand-Guédy de ce point de vue – est représentée par un récent volume de Setrag Manoukian cette fois-ci consacré à la ville de Chiraz en des époques bien plus récentes (Setrag Manoukian, *City of Knowledge in Twentieth Century Iran. Shiraz, History and Poetry*, London and New York, Routledge, 2012), en particulier p. 14-22 où Manoukian analyse la perception d'une idée de *'Irāq-i 'aǧam*, aux xixe et xxe siècles.

Dans le chapitre *The 'Second Baghdad'* (p. 44-52), Durand-Guédy aborde le lien des *Iṣfahānī*s à leur ville en soulignant que ce « strong sense of local attachment » dérivait de nombreux facteurs : en premier lieu l'importance d'Iṣfahān comme ville de transmission du savoir islamique. Le caractère supérieur d'*Iṣfahān* est amplifié par un texte apologétique de 'Abd Allāh b. Aḥmad al-Khāzin, mentionné dans le *Kitāb Maḥāsin Iṣfahān* de Māfarrūkhī. Ce dernier ouvrage est une des sources principales adoptées par le chercheur. Cette excellence implique une rivalité « naturelle » avec Bagdad déjà perceptible à l'époque abbaside avec une sorte de conflit chauviniste entre les deux villes qui s'exprime bien dans les *munāẓira*s de l'époque. Le fait d'être dans le même « 'Irāqi space » (p. 50) provoque des réactions très violentes, qui dépassent les rivalités avec d'autres villes, notamment Bukhara ou Hamadhan.

Pour les conquêtes ghaznavide et seldjouqide du royaume Kakuyide (Part 2, *Conquest*, p. 53-74), dans les turbulentes années qui vont de 1029 à 1050, l'auteur note que les Kakuyides surent certainement se défendre, soit en faisant usage de diplomatie, soit par des réactions militaires, soit enfin avec leurs moyens économiques, mais surtout grâce au soutien de la population locale. Mas'ūd b. Maḥmūd de Ghazna fut durement battu et même Toghril Beg dut attendre douze mois pour entrer dans la ville à cause de la forte opposition de ses habitants. Les Seldjouqides qui avaient été considérés comme des « sauveurs » à Nishapur et à Rayy, sont vus par les habitants d'Iṣfahān comme des usurpateurs. Il faut ajouter que l'aversion de la population locale pour les éléments turcomans n'était pas nouvelle. Toutefois la conquête finale de la ville en 1051 par les Seldjouqides révèle la puissance militaire de ces derniers et comme le dit Durand-Guédy « it also to some degree sealed the victory of eastern Iran over western Iran ». Il conteste en tout cas l'usage du terme « capital of the Saljūqs », si fréquemment employé par les chercheurs, au début du suivant chapitre (3. *Capital*, p. 75-101).

BCAI 27 (2012) Durand-Guédy David: Iranian Elites and Turkish Rulers. A History of Iṣfahān in the Saljūq Period., recensé par M. Bernardini
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

L'Auteur note la grande différence dans les rapports avec la ville des deux premiers sultans (Toghril Beg et Alp Arslan), puis de Malikshāh. Les deux premiers sultans étaient absents de la ville à cause de l'engagement militaire dans l'expansion seldjouquide, ce qui n'est pas le cas de Malikshāh. À son époque la ville connaît un remarquable développement urbain et surtout les bâtiments royaux ont un poids particulier, c'est le cas du Shāhdiz, construit au prix de 2 200 000 dinars si l'on accepte le témoignage de Sibṭ Ibn al-Ǧawzī, toutefois beaucoup d'éléments laissent penser que le sultan résidait encore à l'époque de Malikshāh dans un campement militaire (*mu'askar*, *'askar*), en dehors de l'enceinte urbaine.

La deuxième partie du volume est consacrée à la naissance d'une nouvelle société à l'époque seldjouqide (Part 2. *The Reshaping of a Local Society*, p. 105-204). Dans cette partie l'auteur met en garde contre toute simplification : les sources historiques telles que le *Saljūqnāma* de Ẓahīr Nishāpūrī, ainsi que le *Kāmil fī ta'rīḫ* d'Ibn al-Athīr, exaltent l'époque des Grands Seldjouqides bien qu'elles ne soient pas obligées de le faire. Durand-Guédy invite à réfléchir sur le fait que « The Saljūq state bore the imprints of its Khurāsānī origins » (p. 106). Que signifie ce postulat ? Avant tout, l'auteur note que l'héritage ghaznavide fut substantiel dans l'établissement de l'administration seldjouqide. Toutefois, dans l'établissement d'un gouverneur seldjouqide à Iṣfahān, d'autres facteurs eurent une importance particulière : la nomination d'Abū'l-Fatḥ Muẓaffar Nishāpūrī, déjà au service des Ghaznavides à Nishapur, impliqua une restauration systématique de l'état de la ville après une longue période de conflits et la nécessité de lui rendre sa prospérité économique. Une tâche que le nouveau gouverneur semble avoir accomplie au mieux : Jūrjānī et Nāṣir-i Khusraw décrivent la prospérité économique et la sûreté des commerces. Abū'l-Fatḥ Muẓaffar Nishāpūrī gouverna la ville jusqu'en 456/1063. À la chute mystérieuse de ce personnage, suivit une période d'incertitude dans laquelle l'administration s'avéra dure, surtout en matière de pression fiscale. Selon David Durand-Guédy, les agents fiscaux n'ont pas agi de manière injuste, les dysfonctionnements dans la collecte des taxes sont plutôt le fait de « the 'ill-conduct' of local authorities sometimes had more fundamental causes. Alp Arlān's reign represents the point when the Saljūq regime sought to free itself from the Türkmens by establishing a professional army made up of slaves and mercenaries ». Un ministre formé chez les Ghaznavides, Niẓām al-Mulk, va changer les choses. Les fonctionnaires d'Iṣfahān sont dans une position subordonnée par rapport à lui qui représente l'épogée du système « khorasanien ».

Le système népotiste de Niẓām al-Mulk est amplement analysé par Durand-Guédy : son fils Fakhr al-Mulk est le gouverneur d'Iṣfahān, un autre Mu'ayyad al-Mulk aura une position après la mort de son père. Niẓām al-Mulk a aussi le contrôle complet de la perception des impôts à Iṣfahān. L'auteur souligne que ce puissant vizir ne fut pas le promoteur d'un usage extensif de l'*iqṭā'*, qu'il limita en particulier dans la région d'Iṣfahān ; ainsi la régulation de l'arbitre fiscal dans la région doit être lu en fonction de son pouvoir personnel : paraphrasant Elyahu Ashtor, Durand-Guédy souligne que « it was not riches that gave man power, but the position that made him wealthy' » et il ajoute : « Niẓām al-Mulk [...] had nothing to gain by seeing the people of Iṣfahān oppressed » (p. 121). D'autre part, le système établi par ce vizir allait bien au-delà de la ville d'Iṣfahān et devint un paradigme. On pourra ajouter ici un aspect qui mériterait un supplément d'analyse : dans son programme de réformes le Khan mongol Ghāzān fit usage certainement des réformes de Niẓām al-Mulk. En effet, l'analyse des données tirées de Rashīd al-Dīn pourraient fournir des informations *a posteriori* sur le système d'exploitation des terres et sur les taxes instaurées par Niẓām al-Mulk. Il est dommage que dans un brillant travail sur les réformes de Ghāzān, de Osman G. Özgüdenli (*Gâzân Han ve Reformları*, Istanbul, 2009), cet aspect ne soit pas considéré. À Iṣfahān, la madrasa fut un « key instrument in Niẓām al-Mulk political strategy » (p. 123). Ce sujet abondamment traité dans le passé, par exemple par Georges Makdisi, réapparaît ici sous une nouvelle lumière qui prend en considération l'importance du *waqf* comme source de financement de ces institutions en confirmant l'idée de Makdisi d'un usage « politique » des madrasas aussi a Iṣfahān comme dans le Khorasan et à Baghdād. D'autre part, dans le chapitre consacré au *Clientelism on a grand scale* (p. 126-129), Durand-Guédy confirme aussi le contrôle du vizir d'autres institutions, telles que les *khānqāh* soufies et la magistrature de la ville qui est contrôlée grâce à la « générosité » proverbiale du ministre.

Le système seldjouqide ne manque pas d'opposition à Iṣfahān : bien que difficiles à découvrir dans les sources contemporaines, les traces d'une certaine hostilité peuvent être lues entre les lignes de certaines sources. Durand-Guédy se pose par exemple la question de savoir si le mu'tazilite Māfarrūḫī, auteur du *Maḥāsin Iṣfahān*, fut un allié ou un ennemi. Bien que dans une écriture masquant toute référence négative, Māfarrūḫī ne semble montrer aucune hostilité envers le ministre. Durand-Guédy s'attarde à expliquer le fait que les mu'tazilites ne furent pas entravés à l'époque seldjouqide. Différente est la situation des hanbalites qui ont perdu à l'époque

BCAI 27 (2012) Durand-Guédy David: Iranian Elites and Turkish Rulers. A History of Iṣfahān in the Saljūq Period., recensé par M. Bernardini
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

seldjouqide le contrôle sur la Mosquée du Vendredi, mais préservent une large faveur populaire. Leur opposition traditionaliste au système seldjouqide et leur soutien du calife justifient l'hostilité de Niẓām al-Mulk. Toutefois les hanbalites restèrent passifs à Iṣfahān : dans cette ville il n'étaient pas soutenus par le calife et étaient strictement contrôlés par le vizir. Quant aux ismaïlites, leur opposition était totale et augmenta à Iṣfahān pendant le règne de Malikshāh. Niẓām al-Mulk recourut à leur encontre à des simplifications « historiographiques » dans son *Siyar al-mulūk* en les rapprochant de Mazdak et des Khurramdinis, mais l'opposition violente qui aboutit aux positions de Ḥasan al-Ṣabbāḥ et à un véritable saut de qualité dans la prédication des ismaïlites à la fin de la vie de Niẓām al-Mulk, n'eut pas de soutien populaire à Iṣfahān (p. 152).

En tout cas le changement marqué par les ismaïlites détermina aussi ce que Durand-Guédy appelle « Civil War » dans un chapitre riche de descriptions d'événements (p. 153-181). Ce changement fut le produit d'une évolution de la société d'Iṣfahān : le meurtre de Niẓām al-Mulk (10 *ramaḍān* 485/14 octobre 1092), suivi de la mort de Malikshāh (10 *shawwāl* 485/18 novembre 1092) menèrent à un conflit généralisé où le parti de Niẓām al-Mulk joua un rôle fondamental et la ville d'Iṣfahān maintint son rôle de centre de l'Empire. La victoire de Berk Yāruq et la reconquête de la ville n'empêchèrent pas qu'elle devînt le centre principal de l'activité des ismaïlites qui la percevaient comme un centre stratégique fondamental, ainsi que le faisait le nouveau sultan. La propagande ismaïlite adressée à la ville d'Iṣfahān fut accompagnée par l'attaque systématique aux symboles du pouvoir seldjouqide et par une activité de propagande qui permit aux partisans d'Ibn 'Aṭṭāsh de gagner de nombreux nouveaux éléments dans la ville. La conquête de la forteresse de Shāhdiz et de celle de Khān Lanjān permettaient aux ismaïlites de « taking advantage of the collapse of Saljūq authority » (p. 163). Cette situation porta les notables sunnites à s'abstraire des anciens conflits internes en faisant émerger ces notables « Khujandīs » qui auront ensuite un poids important.

Dans ce cadre, un épisode crucial est représenté selon Durand-Guédy par le choix des habitants d'Iṣfahān de ne pas ouvrir les portes à Berk Yāruq en 492/1099, un épisode négligé généralement par les historiens. L'auteur indique trois raisons du refus (p. 163-164) : en premier, un siège dramatique de la part de son adversaire Muḥammad b. Malikshāh aurait imposé de grandes souffrances aux habitants ; en deuxième lieu, les grandes familles de la ville avaient constaté l'incapacité de Berk Yāruq à contrecarrer l'activité ismaïlite. On soupçonna qu'il les soutenait, ce qui engendra la préoccupation des « Khurāsānis » d'Iṣfahān. La troisième raison était de type politique : les « Sunni Networks » d'Iṣfahān voulaient une restauration de l'ordre à Iṣfahān et l'État de Berk Yāruq leur semblait trop faible pour cette exigence. C'est ainsi que Muḥammad b. Malikshāh put entrer à Iṣfahān et restaurer Mu'ayyid al-Mulk dans la position de vizir. Le règne de Muḥammad s'avéra en tout cas peu important pour Iṣfahān, qui resta dans les mains des notables locaux. À cette époque, Abū l-Qāsim Mas'ūd b. Muḥammad al-Khujandī se fait le promoteur de ce que Durand-Guédy appelle un « pogrom » anti-ismaïlite (p. 168-170). Cet épisode, mis généralement sur le compte de Berk Yāruq par les chercheurs (Hodgson, Daftary et Lewis), est attribué par l'auteur à Muḥammad b. Malikshāh, car la ville était encore à cette époque (494/1101) sous le contrôle de son *shiḥna*, bien que les Turcs dans la ville n'aient pas pris part au pogrom. Muḥammad va partir de la ville quelques mois après et quand Berk Yāruq reprit la ville en 497/1104 sans chasser les ismaïlites du Shāhdiz, il dut s'acharner sur les notables locaux qui à leur tour furent libérés par l'annonce de sa mort l'année suivante. Le retour de Muḥammad à Iṣfahān fut salué comme un retour à l'ordre, Durand-Guédy invite à ne pas avoir trop confiance dans les sources l'exaltant comme celui qui s'opposa le plus fièrement aux ismaïlites de Shāhdiz. En effet ce choix fut pagmatique et ne manqua pas de rencontrer des opposition dans son armée : certains émirs ayant des collusions avec les ismaïlites. Encore une fois, ce fut l'élite sunnite qui joua le rôle principal : elle finança l'entreprise et mit à disposition des milices urbaines. Les opposants sunnites mirent fin à la propagande ismaïlite et, finalement, empêchèrent que le conflit soit négocié de manière pacifique, une solution vers laquelle penchait Muḥammad. La conquête du Shāhdiz, suivie de la cruelle exécution d'Aḥmad b. 'Aṭṭāsh peut être considérée comme leur succès.

Dans le chapitre *Consolidation* (p. 182-204), Durand-Guédy illustre une période de prospérité qui dura une vingtaine d'années et se perpétua, malgré la mort de Muḥammad b. Malikshāh, jusqu'en 511/1118 et la nouvelle position politique acquise par Sanjar qui avait élu sa capitale à Marv. L'auteur décrit le grand développement urbain et donne la liste des principaux monuments construits dans cette ville qui devint aussi la destination de nombreux poètes. Extrêmement intéressante est l'histoire de l'édition du manuscrit complet du *Siyar al-mulūk* de Niẓām al-Mulk et son impact sur l'esprit du sultan Muḥammad. Cette exaltation posthume aurait été la conséquence d'une conscience de la valeur des Khorasaniens, vertueux et orthodoxes, vis-à-vis des habitants de l'Irak (Ǧibāl) « hérétiques et hypocrites ».

BCAI 27 (2012) Durand-Guédy David: Iranian Elites and Turkish Rulers. A History of Iṣfahān in the Saljūq Period., recensé par M. Bernardini
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

Si l'on considère l'influence dans la jeunesse qu'avait eue Muʿayyad al-Mulk sur Muḥammad et ensuite l'importance dans sa vie de ʿUbayd Allāh al-Khaṭībī et celle des Khujandī dans les politiques de la ville, on aura une idée ultérieure du succès de l'élément khorasanien à Iṣfahān. Le changement de ce système vers 502/1108, commencé avec l'exécution de ʿUbayd Allāh al-Khaṭībī conduit rapidement à une nouvelle phase (*A Change of Course*, p. 194-196) avec une « chasse aux sorcières » (*witch-hunt*) des Khorāsānis qui aura deux conséquences principales : en premier lieu, le sultan et les Turcs devinrent les protagonistes de la guerre contre les ismaïlites, en second lieu, les secrétaires du Ǧibāl gagnèrent du terrain à la cour et finirent par être la majorité de 1107 à 1131. Ils formèrent ainsi deux partis, l'un composé par les Khujandīs, shafiʿites et héritiers de la ligne politique de Niẓām al-Mulk, l'autre composé par la famille des Ṣāʿids, originaire de Bukhara et strictement lié aux Khaṭībis. La nomination des Ṣāʿids comme *qāḍī* à la cour montre qu'un parti hanafite avait émergé. Les deux écoles doctriales se combattirent *via* la construction de madrasas et d'autres bâtiments religieux, tandis que la Mosquée du Vendredi devint l'objet d'une dispute entre les deux *maḏhab*s. En 515/1121, elle sera ravagée par un incendie derrière lequel Durand-Guédy voit les tensions qui s'étaient développées à Iṣfahān, plutôt que la responsabilité souvent attribuée aux ismaïlites.

La troisième partie du livre consacrée aux *Turkish Emirs and Iranian Élites Face to Face* (p. 205-297) analyse avant tout les événements qui se déroulèrent après la mort de Muḥammad b. Malikshāh et la montée au pouvoir de Sanjar. C'est la dernière turbulente phase de l'histoire des seldjouqides. Iṣfahān va perdre son rôle central, soit pour le déplacement du pouvoir au Khorāsān, soit encore pour l'importance que Hamadhān prendra progressivement dans le Ǧibāl en diminuant celle de Iṣfahān même dans l'état subalterne de Maḥmūd b. Muḥammad. Les « Lesser Saljūqs », c'est-à-dire les Seldjouqides d'Irak, maintinrent le titre de la ville de *dār al-salṭana*, ainsi que Baghdad maintenait celui de *dār al-ḫilāfa*. Mais à partir du règne de Maḥmūd b. Malikshāh le Ǧibāl entra dans un état de conflit endémique, il fut l'objet de pillages et des attaques des Ghuzz qui provoquèrent des ravages dans la région et encore plus brutaux furent les Khwārazmshāhs. Cet état conflictuel se perpétua jusqu'à l'invasion mongole, auquel s'ajoute le conflit interne entre shafiʿites et hanafites, les premiers contrôlant la *riyāsa* dans la ville, les deuxièmes soutenant les Turcs. Ces derniers conflits appelés *fitna*s dans les sources de l'époque aboutirent souvent à des confrontations violentes (542/1147 ; 581/1186).

C'est dans cette société turbulente que les autorités locales exercèrent un pouvoir tyrannique sur la ville en faisant un usage despotique et arbitraire des revenus fiscaux avec un déclin économique conséquent qui porta à une grande famine en 532/1137-1138 et autres fléaux, tel le choléra. Durand-Guédy s'attarde sur le rôle des Khujandīs et des Ṣāʿids et du pouvoir qu'ils maintinrent dans la ville (9. *The Power of the Notables*, p. 230-255), avec leurs « *networks* » d'alliances dans la ville et en dehors d'elle, jusqu'à Mossoul capitale de l'État des Zangids. Ils vont exercer un pouvoir qui perdurera après la mort de Maḥmūd b. Muḥammad (m. 535/1131 ; p. 256 : dans le texte Masʿūd b. Muḥammad ?), quand, soutenu par Sanjar, Toghril b. Muḥammad (m. 529/1134) devint le seigneur d'Iṣfahān et ensuite avec les règnes de Masʿūd b. Muḥammad (m. 547/1152). Cette phase historique complexe est caractérisée par différents conflits, dans le Fars, puis à Baghdad après la mort de Masʿūd b. Muḥammad où encore une fois les Khujandīs furent impliqués. Après la mort de Sanjar, les Eldigüzides, proquèrent une nouvelle *fitna* entre les shafiʿites et les autres communautés réligieuses d'Iṣfahān pour affaiblir les Khujandī. Ces derniers établirent avec eux un *modus vivendi* qui leur permit de survivre. Par la suite, ils soutiendront la révolte de Toghril b. Arslān contre les Eldigüzides de Qizil Arslān en 583/1187, mobilisant des milices urbaines et touchèrent, selon Durand-Guédy, l'apex de leur pouvoir (583/1187-585/1189).

Toutefois, en 585/1189, Qizil Arslān s'empara une nouvelle fois Iṣfahān et fit exécuter tous ceux qui avaient soutenu la révolte. La situation se compliqua au moment de l'arrivée des Khwārazmshāhs de Tekish (590/1194). C'était le tour des Ṣāʿids auxquels Durand-Guédy consacre le onzième chapitre (11. *The Era of the Ṣāʿids*, pp. 281-297). Tandis que Tekish confirmait le rôle de Hamadhān comme capitale de l'Iran occidental, les Ṣāʿids furent ses principaux intermédiaires entre lui et la population d'Iṣfahān, après que le *raʾīs* Muḥammad b. ʿAbd al-Laṭīf al-Khujandī était parti en exil à Baghdad. Le rôle de *raʾīs* semblerait avoir été acquis par Abū l-ʿAlāʾ Ṣāʿid (600/1203-1204), bien qu'il dût bientôt abandonner la ville et fût tué par les shafiʿites. Entre-temps les Khujandīs s'étaient adressés aux puissants *atabeg* salghurides du Fars.

Les Mongols étaient aux portes et quant ils arrivèrent en Iran la défaite catastrophique des Khwārazmshāhs fut saluée par les Khujandīs comme une chance, mais ils appuyèrent Ǧalāl al-Dīn Mangbirni au moment de l'attaque mongole à Iṣfahān qui se termina avec leur défaite et un carnage particulièrement féroce des prisonniers. La ville sera conquise en 633/1235-1236. Les shafiʿites qui s'étaient accordés avec « les Tatars » leur ouvrirent les portes de la ville.

BCAI 27 (2012) Durand-Guédy David: Iranian Elites and Turkish Rulers. A History of Iṣfahān in the Saljūq Period., recensé par M. Bernardini
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

Ils profitèrent de l'occasion pour tuer différents hanafites. Dès que les Mongols arrivèrent dans la ville, ils ne tinrent en aucune considération l'accord avec les shafi'ites qu'ils persécutèrent à l'instar des hanafites et du reste de la population. Iṣfahān devint un *tümen* de l'Empire mongol.

Après des conclusions qui résument le texte, le volume se termine par six précieux appendices (A. *Chronology of Iṣfahān from 420/1029 until 633/1235-1236*, p. 303-307, une riche chronologie qui aurait été plus utile peut-être avec les dates de mort des différents souverains, bien que celles-ci soient rapportées dans les arbres généalogiques de l'appendice B. *The Actors of the History of Iṣfahān from 420/1029 to 633/1235-6* (Buiyids and Kakuyids, Seldjouqides, Eldigüzides, Khwārazmshāhs, « local actors in Iṣfahān », les Ibn Mandas, les Khujandīs, les Khaṭībīs, les Alūhs, p. 308-310); C. *Books Dedicated to Iṣfahān before the Mongol Period*, une très utile liste des sources, p. 317-318; D. *Presence of the Great Saljūq Sultans in Iṣfahān*; E. *The Governors of Iṣfahān after the Time of the Great Saljūqs*, p. 324-329; F. *Original Texts of the Extracts*, p. 330-378).

D'un point de vue général, ce livre confirme aussi la dichotomie historiographique récurrente entre Persans et envahisseurs étrangers turco-mongols qui avait caractérisé un autre volume cette fois-ci de Jean Aubin, consacré à l'époque mongole, qui avait d'autre part un titre semblable (*Émirs mongols et vizirs persans dans les remous de l'acculturation*, Paris 1995). L'étude de ce dualisme dans l'histoire iranienne mériterait dans le futur une analyse d'ensemble de type plus théorique, ce qui peut se faire seulement quand on a de solides bases telles que celles fournies dans ce volume.

Michele Bernardini
Università di Napoli, « L'Orientale »

BCAI 27 (2012) Durand-Guédy David: Iranian Elites and Turkish Rulers. A History of Iṣfahān in the Saljūq Period., recensé par M. Bernardini
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net